

# L'extravagance délirante des "buissonneries"

"Faut jeter la vieille" de Dario Fo. Traduction française d'Augusto Tomasin. Adaptation de Jean-Louis Roux et Paul Buissonneau. Mise en scène de Paul Buissonneau. Décors et costumes de Germain et Paul Buissonneau. Avec Marc Favreau (Dario), Hélène Loiseau (Blanche), Jean-Louis Millette (Auguste), Lionel Villeneuve (Bob), Claude Gal (Pierrot), Robert Gravel (Arthur), Guy L'Ecuyer (Charlie), Christine Olivier (Alberte), Luc Gullbeault (l'Infirmière) ainsi que Richard Toupin et Marcel Beauchamps. Production du Théâtre du Nouveau Monde. Première samedi à la Placé des Arts (salle Port-Royal).

par Martial DASSYLVA

Quand le rideau de la salle Port-Royal s'ouvre, le spectateur est confronté avec une véritable cour des miracles qui tient à la fois du dépotoir et de la regratterie : à la gauche, une carcasse d'auto, un grand lit métallique, des réfrigérateurs, une laveuse peinte en rouge et à moitié entrouverte; au centre, un immense réfrigérateur de boucherie ou d'épicerie; à droite, une douche et un lourd chariot à ridelle de broche; suspendus aux cintres, des contenants de formes et de couleurs diverses; à l'arrière-plan, une plate-forme surélevée où nichent deux musiciens qui s'emploieront à fournir l'accompagnement musical en frappant sur des tôles et sur des bidons d'huile.

La soirée commence par un rituel au cours duquel les comédiens, habillés comme la chienne à Jacques — dans mon pays natal, Charlevoix, on dirait des "meniques" — rendent hommage à la civilisation de la consommation en parodiant la grand-messe catholique; la soirée se termine par une hécatombe qui recrée de façon surréaliste l'une des périodes de la guerre du Vietnam.

Entre ces deux moments se déroulent une foule d'épisodes plus ou moins bizarres et saugrenus, de nature essentiellement burlesque et grotesque, et qui se situent en plein coeur de l'extravagance délirante.

Les neuf clowns qui participent à cet exorcisme de cirque, en caleçons d'hiver et en bonnets, changent de personnalité sans changer de chemise; comme par magie, la douche se transforme en cabine téléphonique, le divan-lit en cerceuil, les silencieux en boucliers. Tout est prétexte à bouffonneries, loufoqueries, lazzi et plaisanteries et, disons-le, à "buissonneries".

Aucune doutance là-dessus. Ceux qui ont suivi la carrière et les ébats du directeur du Théâtre de Quat'Sous et du fondateur de "La Roulotte" du service des parcs de la ville de Montréal reconnaîtront l'esprit, le style et les procédés de ce clown parfois génial, plus souvent incompris, qu'a été et qu'est encore Paul Buissonneau.

Le cirque est, si l'on peut dire, son élément naturel et si cela lui a, en d'autres circonstances et en d'autres productions, joué de mauvais tours, force est bien de préciser que dans le cas du nouveau spectacle du Théâtre du Nouveau Monde, "Faut jeter la vieille", une adaptation très québécoise d'une pièce de l'auteur-saltimbanque de ce jeu, entre le matériau et le métier du sculpteur qui veut s'en servir.

Certains reprocheront — non sans raison — à Buissonneau et au décorateur Germain de ne pas s'être laissés étouffer par le bon

goût et le retenue et d'avoir cultivé la "qué-tainerie" jusqu'à la saturation et même l'indigestion.

Mais ce que les beaux esprits appellent le bon goût est, en définitive, une notion assez relative et assez floue, et qui considérée abstractivement, sans relation avec les conditions de temps, d'espace et d'évolution sociale, conduit à ériger en absolus des raffinements souvent sans rapport direct avec la vie qui, elle, n'est ni monolithique, ni arrêtée, et encore moins unifiée ou unique.

La malpropreté voulue et glorifiée de certains hippies est une protestation, en majeure partie justifiée, contre une certaine forme de confort et de réussite, en même temps qu'elle signifie le rejet d'un "rêve" à l'américaine rabougri au niveau du matériel. Et les parents qui se rebiffent contre les cheveux longs et les barbes tendent, inconsciemment bien sûr, à établir en credo des coutumes qui, par définition, sont changeantes et, au demeurant, d'importance secondaire.

Aussi chicaner trop fortement, au nom du bon goût, la production de "Faut jeter la vieille" équivaudrait à utiliser des verres convexes pour corriger la presbytie ou à écarter, sans examen préliminaire, une expression normale de la vie.

Qu'exprime, au juste, le spectacle du TNM? Au premier chef, le refus de la civilisation de la consommation, du protectionnisme et du bellicisme, dans sa dimension yankee. Le procès qu'on y fait n'est pas celui du progrès, ce qui serait plutôt sot, mais d'un progrès devenu fou et aberrant, d'un progrès qui se considère lui-même par ses excès. Au fond, ce que l'on prêche, c'est le retour à une civilisation qui n'écrase plus l'homme mais soit plutôt entièrement à son service, d'une civilisation qui ne le fossilise pas mais l'humanise, qui ne l'abrutisse pas mais l'élève.

Cette "vieille" dont il faut se débarrasser, c'est notre civilisation actuelle, fatiguée, moribonde et gangrénée. Mais lorsqu'une petite lueur d'espoir se lève, que la vieille est remplacée par une dame plus jeune, plus morale et moins complaisante, cette dernière est assassinée — par ceux-là mêmes qui n'y entendent rien et qui n'ont aucun intérêt à ce que la situation change pour le mieux. L'humanité semble irrémédiablement vouée à s'auto-détruire.

Bien sûr, le procès lui-même est unilatéral, déformant et grossissant. Toutefois, les nuances seraient ici de peu de secours, puisque la loi du genre, qui est celle du cirque, veut qu'il n'en soit pas autrement. Derrière le mauvais goût appuyé, la caricature ventripotente et gonflée, on décèle cette aspiration légitime des désespérés vers un monde meilleur, mieux articulé, moins métallique et moins cassé.

Dans les limites que je viens d'indiquer, le spectacle du TNM est une réussite incontestable. La distribution, Marc Favreau, Hélène Loiseau, Christine Olivier et Jean-Louis Millette en tête, s'y démène bravement, dans la meilleure tradition des "buissonneries".